

Inter
Art actuel



Yves Tremblay

Réverbération ou la barbarie au quotidien

Yves Tremblay, *Réverbération*, Le Lieu, centre en art actuel,
Québec, 24 mai au 24 juin 2007

Jean-Pierre Guay

Number 98, Winter 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J.-P. (2008). Yves Tremblay : réverbération ou la barbarie au quotidien / Yves Tremblay, *Réverbération*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 24 mai au 24 juin 2007. *Inter*, (98), 68–69.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

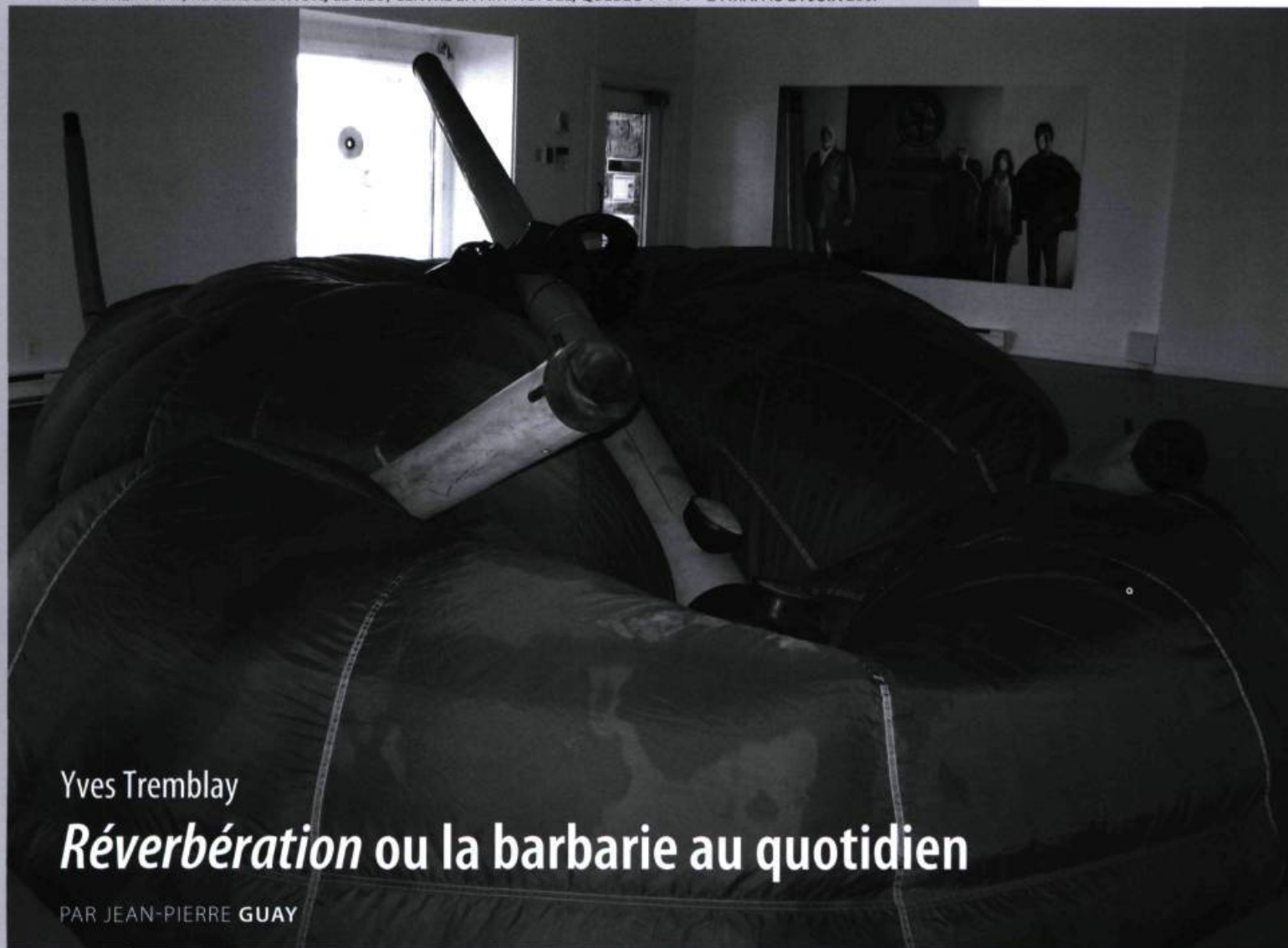
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Yves Tremblay

Réverbération ou la barbarie au quotidien

PAR JEAN-PIERRE GUAY

Aussitôt entré au Lieu, on est impressionné par l'imposant dispositif qui occupe à lui seul presque toute la salle. On l'est davantage quand, dans l'instant qui suit, la structure s'anime, se gonfle bruyamment et pointe vers nous ce qui semble être un canon. Mais il n'en sortira que du vent, car on fait face à un poteau de lampadaire. Quant à l'élément qui se gonfle de façon impressionnante, il s'agit d'un parachute militaire actionné par une soufflerie. Tout ce mécanisme réagit à la présence humaine à partir d'un détecteur de mouvement fixé au mur.

Une fois l'effet de surprise dissipé, on constate la présence, dans un coin de la salle, d'une civière militaire. Cette civière semble être reliée à la structure principale par une série de grosses ventouses disposées en réseau un peu partout dans la pièce. Cet effet de réseau est accentué par l'ajout de fils électriques noirs, d'environ un mètre chacun, qui prolongent chacune des ventouses.

L'élément final de l'installation est une photo couleur de grand format placée au mur d'entrée mais dont on n'a pu déceler la présence tellement la structure centrale capte l'attention dès qu'on accède à la salle. Sur cette photo, quatre personnes vêtues normalement occupent l'avant-plan : deux hommes, une femme et un enfant. Ces êtres du quotidien affichent toutefois une caractéristique étonnante : leur visage est troué comme si leur tête avait été transpercée par un obus ! De plus, les bras de l'enfant sont difformes. À l'arrière-plan, on décèle le contour d'un cinquième personnage qui semble émaner d'une voûte dont la poignée rappelle le symbole de la radioactivité.

À la vue de cette photo, c'est toute la barbarie de la guerre qui vous saute aux yeux et, plus particulièrement, les effets pervers de la guerre sur les civils, sur celles et ceux dont le quotidien est brûlé à tout jamais. Sur ceux que les généraux classent froidement parmi leurs dommages collatéraux.

Pourquoi *Réverbération* ?

« L'installation *Réverbération* esquisse une zone conflictuelle par laquelle se produit la rencontre entre un objet militaire et un autre civique¹. » L'objet civique devenu militaire est un lampadaire, ou autrement désigné « réverbère », d'où le passage à la réverbération que *Le petit Robert* définit, notamment dans le domaine de la physique, de la façon suivante : « Persistance du son après l'arrêt d'émission de la source sonore du fait de réflexions successives et rapprochées qui produisent un écho². » Physiquement, l'installation produit une réverbération. Quand la soufflerie s'actionne, l'espace est totalement envahi par la présence impressionnante du bruit qui, une fois arrêté, nous habite encore. Mais c'est à la métaphore que nous invite Yves Tremblay. La charge et la tension qu'exercent la machine centrale et la photo nous poursuivent bien après avoir quitté Le Lieu. L'installation

de Tremblay nous plonge dans une réflexion terrifiante sur les atrocités dont est capable l'humain pour satisfaire sa soif de pouvoir, qu'il soit militaire, économique ou religieux : « On peut pas être le Maître du Monde, sans mépriser l'monde³. »

Une installation choc efficace

Parlant de l'évolution de sa pratique depuis les années quatre-vingt, Yves Tremblay dit : « Ces installations, au fil des temps, sont devenues des inscriptions symbolistes, lesquelles pointent l'objet de nos quêtes d'identité et activent les traces de la perte de nos repères. Enjeux sociaux, politiques et existentiels s'entrelacent, se mélangent et quelquefois se dissolvent⁴. » Avec *Réverbération*, on assiste à une sorte de synthèse du parcours de Tremblay, notamment quant aux enjeux auxquels il fait référence. *Réverbération* est un réquisitoire frappant pour la

paix comme solution des conflits entre humains et nations. Il démontre par l'absurde que la guerre engendre la guerre, qu'elle s'en nourrit et qu'au bout du compte, ce sont les humains, et plus largement l'humanité, qui en sont les perdants.

Sa machine de guerre, sa bête, domine l'installation, elle en est le cœur. Et cette machine animée peut être insidieuse. Tremblay a travesti un réverbère en canon. Perte de repères, détournement de sens. Qui dit réverbère pense sécurité : la lumière qui rassure la nuit, la lumière qui guide sur les autoroutes, etc. Tremblay détourne le sens de ce mobilier urbain pour en faire une arme, un canon, en somme un objet meurtrier des plus insécurisants. Tout à l'envers de la fonction première de l'objet. Mais doit-on y faire un parallèle avec cette obsession de la sécurité au nom de laquelle les USA ont entraîné nombre de pays dans leur soif d'impérialisme guerrier ? Voilà une question que l'œuvre soulève.

Par ailleurs, ce réverbère-canon s'alimente de la présence humaine au Lieu. Dès qu'un capteur détecte un mouvement humain, la bête se gonfle et le canon se dresse, annonçant la frappe imminente. Poussant plus loin le paradoxe, ce canon trône dans un centre d'artistes et pointe sur des civils venus ici pour poursuivre leur quête de sens à la vie !

D'autre part, le choix du parachute a aussi un côté paradoxal. Habituellement, on s'en sert pour sauver sa vie. Ici, il se gonfle pour enlever la vie ! En outre, la capacité du parachute à se gonfler donne à cette structure un aspect organique et bestial. On a l'impression d'être en face d'une bête gigantesque et tyrannique. Cette impression s'accroît par la présence de curieuses pattes ou antennes disposées sur les côtés du parachute. En fait, il s'agit des parties arrondies du réverbère qui servent à éclairer. En somme, tout ce dispositif central traduit efficacement l'appétit aveugle de la bête de guerre, du pouvoir. Par son ampleur dans l'installation, on peut faire le rapprochement avec toute cette industrie qui s'alimente de la guerre et qui exerce un lobby soutenu auprès des gouvernements jusqu'à même y faire élire ses dirigeants. La guerre, pour faire rouler l'économie.

Le caractère organique de l'appareil est amplifié par l'ajout de ventouses à longue queue déposées également sur les flancs du parachute et qui semblent le point de départ d'un réseau qui parcourt la salle pour

aboutir à la civière militaire. Tout laisse croire à un système qui attire les proies, qui les aspire vers la machine à tuer dont les victimes seront portées par les brancardiers. Et non satisfaite de ce que Tremblay appelle son « territoire du réel », la bête a même installé deux de ses ventouses dans les vitrines du Lieu. Stratégie marketing pour attirer le passant ? Métaphore des frontières que l'art actuel veut franchir ? Symbole additionnel de l'absence de limites à la poursuite du pouvoir ?

Ainsi ce réseau mène à la civière, isolée dans un coin. Une civière militaire qui n'a rien à voir avec les civiles. Pas de matelas, pas de draps, pas de courroies pour stabiliser, ni rebords, ni support à soluté, ni roulettes, la civière militaire est rudimentaire et utilitaire. Une planche sans artifice, en alliage souple mais toutefois léger et pliable. On peut la ranger dans un espace réduit. Comme dans ce coin où elle se fait discrète, où elle occupe un minimum d'espace puisqu'elle est repliée. Somme toute, elle semble accessoire dans l'installation. Manifestement, pour donner toute la primauté à la machine centrale. Symboliquement, l'installation suggère le peu d'importance du soldat dans un conflit. Sous son casque de soldat, l'homme n'est que de la chair à canon, quoi !

Toutefois les militaires, du moins les Canadiens, ont fait le choix de l'armée. Ils se sont portés volontaires et ils sont davantage à le faire au Québec, paradoxalement dans une province où l'on connaît le plus d'opposition aux conflits armés. Leur décès au combat et le battage médiatique qui l'entoure occultent les civils, tout aussi nombreux sinon plus, qui sont victimes de la guerre et qui n'ont pas choisi de se battre.

C'est sur cet aspect que Tremblay veut insister en banalisant la place de la civière militaire et en nous

réservant, comme un droit au cœur, la photo des civils ravagés par la guerre. Jusque-là, nous avions peut-être rigolé à la vue de cette grosse machine bête qui pointait son canon sur nous. Mais cette photo, manifestement installée pour nous réserver le coup fatal, donne lieu à quelque équivoque. La quête de pouvoir et la guerre font aussi, et d'abord, des victimes innocentes chez les civils. Des hommes, des femmes et des enfants, s'ils ne tombent pas lors des frappes, gardent en eux un souvenir indéfectible et tragique, comme un trou dans leur vie.

Une photo à la composition sobre en apparence : quatre personnes alignées et un arrière-plan un peu flou. Mais ce détail, ce trou dans le visage, en fait basculer la lecture. Ces personnes nous rappellent ces civils qui, tous les soirs à la télé, que ce soit en Afghanistan, en Irak, en Palestine, courent dans des rues encombrées de ruines, emportant avec des moyens de fortune un de leurs blessés, voire un mort, vers un hôpital dont on ne sait plus s'il dispose encore d'électricité. Ces civils ont eu le malheur de vivre là où les grandes puissances ont des intérêts. Leur quotidien en est chamboulé, leur gîte est provisoire et leurs biens sans valeur.

Toutefois, Tremblay en remet. En proposant la silhouette d'un cinquième personnage adossé à ce qui semble être une voûte radioactive et en présentant l'enfant aux bras difformes, il évoque toutes les horreurs auxquelles peut s'adonner le pouvoir militaire. Cet homme n'est plus que le reflet de lui-même, et cet enfant porte sur lui les séquelles des pires atrocités. Pensons à l'agent orange au Vietnam, à la bombe atomique à Hiroshima, aux mines antipersonnel à Kandahar ; cette silhouette et cet enfant symbolisent tous les survivants civils des moyens démentiels que le pouvoir a utilisés pour gagner.

Réverbération nous rappelle que non seulement la guerre tue des civils, mais surtout qu'elle laisse à jamais, chez ceux et celles qui y ont survécu, des traces physiques et psychologiques. Le trou dans leur visage proposé par Tremblay est leur plus grande blessure. Il symbolise l'absence de vie après la guerre. L'absence d'une vie pleine, en toute liberté. Ils traineront toujours avec eux cette barbarie qui fut leur quotidien. Tout ça au nom de la sécurité !

Une installation au cœur de l'actualité

Depuis les années quatre-vingt, Yves Tremblay pratique l'installation comme proposition artistique. Il fut d'ailleurs le premier à présenter son projet au Lieu en 1982. Pour son 25^e anniversaire, Le Lieu ne pouvait s'offrir plus beau cadeau. Avec *Réverbération*, Yves Tremblay a soumis au public une installation d'une grande acuité et d'une grande pertinence. Par son propos, Yves Tremblay fait contrepoids aux dirigeants politiques qui s'entêtent à recourir à la guerre pour résoudre des conflits ou à des fins impérialistes. Yves Tremblay fait la preuve que l'art actuel est plus que nécessaire dans le débat citoyen et qu'il l'alimente de grande façon.

Réverbération s'est tenue au Lieu du 24 mai au 24 juin 2007, et fut prolongée jusqu'au 13 juillet 2007. www.yvestremblay.net ■

Jean-Pierre Guay n'est ni historien d'art, ni spécialiste, ni galeriste, ni même artiste. Il est un passionné des arts visuels et de l'art actuel. Il est curieux et cherche, à travers les propositions artistiques, notamment un sens à la vie. Il a œuvré pendant plus de 30 ans dans le domaine des communications publiques en environnement, à Parcs Québec, et dans le mouvement syndical. Maintenant à la retraite, il anime, depuis 2006 à CKRL, une émission de radio exclusivement dédiée aux arts visuels et qui accorde une place importante à l'art actuel. Le texte qu'il propose à *Inter, art actuel* est son premier commentaire écrit sur une œuvre d'art.

Notes

- 1 Le Lieu, communiqué de presse sur l'installation *Réverbération*, 23 mai 2007.
- 2 Paul Robert, *Petit Robert 1*, Paris, Le Robert, 1986, p. 1708.
- 3 Loco Locass, « Antiaméricanisme primaire », *Amour oral*, Montréal, Audio-gram, 2004.
- 4 Le Lieu, *op. cit.*

